

Explications sur le mystère de l'Eucharistie suivant les principes de la philosophie de Descartes.

Texte établi par Antonella Del Prete

Comme un des principes sur lesquels nous avons fondé l'infinité de la matière est la notion commune aux cartésiens, savoir que la matière et l'étendue ne sont qu'une même chose, nous avons contre nous l'ancienne objection, tirée de l'Eucharistie, où l'on nous dit que la matière du pain et du vin cesse d'être quoique l'étendue du pain et du vin y demeure; d'où l'on conclut que la matière et l'étendue ne sont pas essentiellement la même chose, puisqu'elles sont réellement séparées par les paroles de la consécration. Cette difficulté nous donnera lieu de proposer une explication de ce mystère, selon laquelle notre système sur la matière subsiste toujours, qui satisfait cependant à tout ce que la foi exige de nous sur cet article, et qui pardessus cela est si claire et si mécanique que, pour peu d'attention qu'on apporte à la comprendre, il semblera presque que l'on n'aurait besoin que d'un instrument d'optique bien parfait pour en voir la vérité avec les yeux. Ce n'est pas à dire pourtant que nous prétendions tirer l'Eucharistie du nombre des mystères de notre religion, puisqu'il restera toujours incompréhensible par quel excès de bonté Jésus-Christ a bien voulu laisser à son Église ce gage de son amour et aux prêtres, en particulier, le pouvoir de le rendre réellement présent sur nos autels à leur seule parole. C'est cet effet, de quelque manière qu'il s'accomplisse, qui est l'objet de notre foi et que l'on doit prouver aux hérétiques par les témoignages de l'Écriture et de la tradition, et non par des explications physiques. Mais supposant qu'on en admette l'existence, voici la manière dont il peut être exécuté.

Que l'on porte son imagination jusqu'aux parties insensibles d'une hostie qui soient à mille degrés, par exemple, au dessous de notre vue; je dis que chacune de ces parties est changée en un corps vivant organisé et entièrement tel que le nôtre, à cela près que sa petitesse le met, comme nous l'avons dit, à mille degrés plus ou moins au dessous de notre vue. Chacun de ces corps demeure arrangé, avec tous ceux qui l'environnent, de la même manière précisément que la partie du pain changée en lui l'était avec toutes les parties du pain qui lui étaient contigues. Par là le tout ensemble doit venir jusqu'à la sensibilité de nos yeux et de nos sens de la même manière qu'y viendraient les parties insensibles du pain et, par conséquent, nous représenter véritablement du pain. Si l'on amassait une grande multitude de cirons et que l'on les pressât bien l'un contre l'autre pour en former une figure ronde, quelle apparence donnerait cette multitude? Peut-être celle d'un tamis blanc et noir, mais nullement celle de ciron. Au contraire, plus il y en aurait les uns auprès des autres, moins on en verrait, et pour en découvrir un seul il faudrait le prendre à part sur la pointe d'une aiguille; encore aurait-on bien de la peine à l'apercevoir. Que serait-ce donc si ce que l'on prendrait à la pointe d'une aiguille n'était pas un ciron, mais un amas de mille cirons entassés et se tenant parfaitement immobiles? Il est bien

constant que les yeux n'apercevraient rien de tout ce qui peut donner l'idée de cet animal. Mais, sans faire de supposition arbitraire, pour prouver qu'une multitude innombrable de petits corps assemblés donne, en sa totalité, une apparence toute différente de chacun de ses corps, on n'a qu'à se souvenir que la plupart des philosophes croient que le vinaigre n'est autre chose qu'un amas prodigieux de vers très petits, qui nagent dans les parties du premier et du second élément et dont le tout ensemble fait une liqueur. Sans aller plus loin, les lecteurs intelligents conçoivent déjà, par l'exemple des cirons, comment ces corps vivants et parfaits, dont nous avons parlé, rendent l'apparence du pain dans l'hostie, et par l'exemple des petits vers, comment ces mêmes corps rendent l'apparence du vin dans le calice. Et bien que l'essence d'un corps, selon la nouvelle philosophie, ne consiste que dans un certain arrangement de parties, il ne faut pas dire ici que cet arrangement des corps eucharistique comme des parties de pain entr'elles rende l'hostie consacrée toujours pain, car un véritable pain a ses parties arrangées en parties de pain jusqu'à leur plus profonde division et à leur infiniment petite partie qu'on ne peut jamais assigner; au lieu que je ne porte cet arrangement des corps eucharistiques en forme de pain dans l'hostie consacrée que jusqu'au millième degré plus ou moins au dessous de notre vue, après lequel chacun de ces corps a ses parties assemblées non plus en parties de pain, mais comme doivent être les parties d'un corps semblable au nôtre, à proportion de sa petitesse.

Or, chacun de ces petits corps est le corps même de Jésus-Christ et, cependant, il n'y a qu'un seul Jésus-Christ non seulement dans chaque hostie, mais dans toutes les hosties consacrées qui sont au monde, parce qu'il n'y a qu'une âme qui est celle de Jésus-Christ, homme-Dieu, qui anime tous ces corps aussi bien que celui qu'il a dans le Ciel et les réduit, par conséquent, à ne faire tous ensemble avec la divinité qu'une seule et même personne. Cela n'est point difficile à concevoir pour ceux qui se sont fait une idée saine et juste des rapports de l'âme avec son corps. En effet, pourquoi certaine portion de matière est-elle mon corps plutôt que toutes les autres qui m'environnent, si ce n'est parce que le Créateur a réglé qu'à l'occasion des mouvements qui arrivent dans cette portion de matière qui s'appelle mon corps, mon âme éprouvât certaines sensations, pendant qu'elle demeure insensible aux mouvements qui arrivent dans les autres parties de la matière. D'où j'infère que, si les mouvements de quelques autres portions de la matière universelle devenaient l'occasion des sensations de mon âme, et que ces portions fussent séparées les unes des autres, j'acquerrais plusieurs corps sans multiplier ma personne.

Et c'est là positivement ce qui s'appelle la reproduction, dont la possibilité ou l'impossibilité fait une des plus grandes questions de la philosophie. On peut la terminer très aisément par les principes que nous venons de poser et, par conséquent, résoudre la plus grande difficulté de l'Eucharistie, dont les théologiens ne parlent point autrement eux mêmes que comme d'une véritable reproduction de Jésus-Christ sur tous les autels où l'on célèbre son sacrifice. Je dis donc que la reproduction ne peut

tomber ni sur un esprit pur ni sur la pure matière, mais qu'elle n'a rien de contradictoire et qui ne soit même très aisé à concevoir dans un composé d'esprit et de matière, ou de corps et d'âme.

La reproduction ne peut tomber sur un pur esprit puisqu'elle n'est qu'une multiplication d'une même chose en divers lieux, et qu'un esprit pur n'a pas de lieu.

D'ailleurs, l'essence de l'esprit consistant en une faculté purement spirituelle, on sent assez que cette faculté n'est susceptible ni de division ni de multiplication dans le même sujet. La reproduction ne peut tomber sur la pure matière puisque, tout étant plein, ce corps reproduit ne pourrait trouver une deuxième place. En second lieu la reproduction serait parfaitement inutile, puisque la matière, qui est déjà dans le lieu où l'on voudrait mettre ce corps reproduit, serait aussi bonne que lui pour l'effet que l'on demanderait, et qu'il n'y aurait qu'à donner à cette matière la configuration et les mouvements de ce corps, ce que l'on conçoit encore être plus aisé que de le reproduire. Mais aucune de ces difficultés ne se trouve dans la reproduction d'un composé de corps et d'âme, pourvu que l'on suppose que l'âme, demeurant toujours indivisible et immultiplicable en elle-même, acquiert seulement de nouveaux rapports que le Créateur met entre elle et certaines portions de la matière, avec lesquelles elle n'en avait point auparavant. Et, si le Créateur donne à toutes ces portions de la matière, en quelque nombre qu'elles soient, la même configuration extérieure et totale, en un mot la figure humaine, voilà pour lors une reproduction aussi complète qu'il est possible de l'imaginer. Par ce moyen la même personne sera réellement et effectivement en mille endroits différents. Elle y pourra faire, par le moyen de ses mille corps, mille choses différentes, procédantes toutes de la volonté d'une seule âme qui peut les commander toutes, mais qui ne pourrait pas les exécuter toutes si elle n'avait qu'un corps.

Ainsi, d'un côté il n'y a pas là d'impossibilité physique, et de l'autre il y a utilité ou même nécessité selon les différents besoins du Créateur, comme en effet cette nécessité se trouve dans l'Eucharistie par le dessein que Jésus-Christ a eu de se donner réellement aux fidèles répandus dans tous les endroits du monde.

On dira ici que suivant notre système Jésus-Christ n'a donc point dans l'Eucharistie le même corps, pris individuellement, qu'il a dans le Ciel et qu'il avait sur la Terre, ce qu'il semble pourtant que la foi catholique nous enseigne.

Je répond à cela que cet inconvénient d'autre corps, pris individuellement, ne fait aucune difficulté pour ceux qui ne mettent pas le corps de l'homme dans un plus haut degré d'importance qu'il n'est par rapport à son âme et à sa personnalité. Car, enfin, ce corps n'étant qu'une portion de la matière sans sentiment et sans pensée par elle-même, il m'est absolument indifférent quelle portion de la matière

universelle me serve de corps et j'aime autant les unes que les autres, pourvu que leur disposition et leur organisation soit toujours la même. Bien davantage, aucun philosophe ne doute que le corps de l'homme ne se renouvelle peu à peu tous les jours par la nourriture, qui répare et qui remplace les parties qui s'échappent par la transpiration perpétuelle à laquelle l'homme est sujet, de telle sorte que sur l'estime et la supputation qu'on en peut faire, on convient assez que, de dix en dix ans, le corps de l'homme est renouvelé tout entier sans qu'il lui reste à la fin de ce terme une seule partie prise individuellement de celles qu'il avait.

Or, les théologiens tombent d'accord que la même révolution arrivait au corps de Jésus-Christ pendant qu'il étoit sur la Terre, puisqu'une des questions du Traité de l'Incarnation est de savoir si ces parties du corps de Jésus-Christ qui s'échappaient par la transpiration demeuraient unies à la divinité; à quoi ils répondent fort judicieusement que non.

Il demeure donc pour constant que Jésus-Christ n'avait pas à vingt ans le corps qu'il avait à dix, pris individuellement, ni à trente ans celui qu'il avait à vingt. En un mot, la vérité théologique, que Jésus-Christ est dans le Ciel avec le même corps qu'il avait sur la Terre, n'empêche point la vérité physique, selon laquelle ce corps n'est pas certainement celui du moins avec lequel il est venu au monde; d'autant que la théologie n'entend ici pas un même corps qu'un même rapport du corps de Jésus-Christ dans le Ciel avec son âme et sa divinité qu'avait celui qu'il avait apporté en naissant – ce qui suffit –, au lieu que la physique entend par le même corps les mêmes parties de la matière. Quel inconvénient y-a-t'il donc que le corps de Jésus-Christ qui est dans le Ciel ne soit pas physiquement le même que dans l'Eucharistie parce que ce ne sont pas les mêmes parties de la matière, pourvu qu'il soit le même selon toute l'exactitude de la notion théologique, c'est-à-dire que les corps eucharistiques soient précisément dans la même dépendance et dans le même rapport avec l'âme et la divinité de Jésus-Christ que le corps qu'il a dans le Ciel, et qu'ils aient de plus la même disposition et la même organisation. Et je crois admettre une présence aussi réelle dans l'Eucharistie en disant que le corps de Jésus-Christ y est en un sens et une manière théologique, selon l'explication que je donne à ce terme, que l'admettent les vieux philosophes en disant qu'il y est d'une manière sacramentelle, terme qu'ils ne peuvent expliquer ni comprendre. Enfin, nonobstant cette pluralité physique de corps, c'est parler congrument et correctement que de dire simplement au singulier que le corps de Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, parce que tous ces corps ne sont ainsi multipliés que pour tenir lieu, dans chaque partie de l'hostie, du corps unique que Jésus-Christ a dans le Ciel et qu'il avait sur la Terre. Cette solution une fois admise, comme je crois qu'elle le sera par tous les esprits raisonnables, remarquez avec quelle facilité et quelle justesse notre système satisfait d'ailleurs à tout ce que la doctrine chrétienne, prise toute seule et indépendamment de la Scolastique, nous dit du sacrement de l'Eucharistie. Car on voit sensiblement combien il est vrai dans notre explication que Jésus-Christ se rend présent dans l'hostie sans quitter le Ciel, qu'il est tout entier dans toute l'hostie, et tout entier

dans chaque partie, enfin qu'on ne rompt point le corps de Jésus-Christ en rompant l'hostie, puisque séparant seulement certain nombre de ces corps invisibles des autres, on ne rompt que les apparences du pain. Ces conséquences inconcevables et inexplicables dans les suppositions des péripatéticiens, deviennent nécessaires et inévitables dans notre système.

Cependant, il se présente ici une objection fort délicate. La théologie nous apprend que Jésus-Christ n'est contenu dans les espèces sacramentelles du pain et du vin, que lorsque ces espèces en apparence sont sensibles de telle sorte qu'on ne consacrerait point une partie du pain si petite qu'on ne put l'apercevoir, et qu'une partie telle qu'on la vient de supposer, se détachant de l'hostie, ne contiendrait plus le corps de Jésus-Christ, parce qu'il est de l'essence du sacrement d'être un signe sensible ou visible aux hommes, en faveur desquels il a été institué. Cependant, nous supposons que Jésus-Christ soit dans des parties de l'hostie à mille degrés au dessous de notre vue; cela paraît contradictoire.

Notre réponse à cette difficulté est contenue dans l'objection même, car, tombant d'accord que Jésus-Christ cesserait d'être dans une hostie qui se diviserait jusqu'au point de devenir insensible, cela n'empêche point que Jésus-Christ ne soit dans les parties les plus insensibles de cette hostie, tant que ces parties demeurent attachées à l'hostie entière et visible. Supposant, par exemple, qu'il faille mille corps eucharistiques pour faire une partie raisonnablement sensible, si de cette partie contenant mille corps vous en retranchiez une qui en contienne cent, Jésus-Christ demeure peut-être encore dans la partie des neuf cent, parce que la diminution que vous y avez faite des cent n'a peut-être pas rendu ce qui restait absolument insensible; mais il cessera tout d'un coup d'être dans la partie de cent, parce que celle-ci, retranchée de la grande, devient absolument insensible. Mais qu'on retranchât trois ou quatre cent de la grande: pour lors Jésus-Christ cesserait d'être partout tout à la fois, parce que tout deviendrait insensible. En effet, ceux qui nous feront l'objection à laquelle nous venons de répondre, prétendront-ils que dans une hostie consacrée, demeurant visible, il y ait des parties même insensibles qui ne contiennent pas le corps de Jésus-Christ? Non sans doute. Car il faudrait en ce cas-là que les parties insensibles fussent parties de pain, pendant que les sensibles seraient le corps de Jésus-Christ, ce qui serait une véritable impanation; sans compter qu'il y a là-dedans une contradiction philosophique, en ce que les parties sensibles ne sont composées que des insensibles et ne peuvent contenir autres choses qu'elles. Mais non seulement nous prétendons que notre explication satisfait à toutes les conclusions de la foi sur ce sacrement; j'ose avancer qu'elle est infiniment plus exacte que tout ce que dit la pure Scolastique pour expliquer ou pour exposer ce mystère. Je ne puis la concevoir surtout dans les accidents absolus réels qu'elle admet dans l'Eucharistie, non seulement par la nécessité d'exprimer ce que voient les sens, mais par principe de doctrine. J'ai vu entre autres le livre d'un religieux sur ce sujet qui fait une grosse querelle aux cartésiens sur leurs explications, non pas tant parce qu'elles ne satisfont pas, à son gré, à la présence réelle et effective de Jésus-Christ dans

l'Eucharistie – ce qui rendrait sa plainte raisonnable – mais parce qu'elles intéressent un peu l'existence des accidents absolus réels, qu'il dit être essentiels à la doctrine de l'Église sur l'Eucharistie. C'est là bien mal prendre, à mon sens, l'esprit de l'Église; car en premier lieu le Concile de Trente s'est uniquement servi du terme *species*, qui signifie simplement espèces ou apparences, de quelque manière que cette apparence se fasse. Les accidents absolus réels ne sont qu'une interprétation arbitraire qu'on a faite du terme de *species*. Mais en second lieu, quand les auteurs ecclésiastiques auraient parlé d'accidents réels, c'était pour exprimer comme ils pouvaient nos sensations, sur lesquelles ils ne prétendaient pas faire tomber leurs enseignements; car nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne que nous n'apercevons que du pain dans l'Eucharistie et du vin dans le calice aussi bien après que devant la consécration. L'Église n'est donc jalouse que de la réalité du corps de Jésus-Christ et, bien loin de se faire un dogme de toutes autres réalités, elle doit être bien aise qu'on trouve des explications qui les retranchent. En effet, moins il restera d'autres réalités que celle du corps de Jésus-Christ, plus l'explication sera pure et catholique et, quoiqu'on en puisse dire, c'est retenir quelque chose du pain dans l'hostie que d'en retenir les accidents réels au lieu des simples apparences; en quoi, cependant, je n'attaque point l'exposition théologique de tous ces auteurs, qui est la doctrine de l'Église en laquelle je fais gloire d'être parfaitement conforme à eux, mais seulement leur explication philosophique et scolastique, qui n'est pas de foi non plus que la nôtre.

Cependant, il reste sur ces apparences une dernière difficulté qui n'est pas la moins considérable. On conçoit aisément, à ce que je crois, comment notre système satisfait à l'apparence de la couleur, du tact, du goût et du son même que peut rendre l'hostie; mais il n'en est pas de même de l'odeur, ce qui fait que l'on concevra aisément l'effet des apparences eucharistiques sur les autres sens. C'est que l'impression du tact et du goût se fait immédiatement à nos mains et à notre palais par les corps eucharistiques, arrangés précisément entre eux comme l'étaient les parties insensibles du pain pour venir jusqu'à la sensibilité de l'un et de l'autre de ces deux sens. On sait que la sensation de la couleur s'explique par les rayons ou l'ondulation de la matière élémentaire, mais l'odeur ne se fait d'aucune de ces deux manières. Le corps odoriférant ne frappe pas immédiatement et par lui-même nos organes, mais on dit que la matière subtile, passant et repassant sans cesse entre les pores d'un corps odoriférant, emporte de ce corps même des parties encore sensibles à l'odorat, quoiqu'elles ne le soient pas à la vue. Voilà ce qui fait la difficulté, car ces parties, détachées de l'hostie consacrée pour venir frapper l'odorat, appartiennent-elles au corps de Jésus-Christ ou au pain? Si au corps de Jésus-Christ, elles doivent nous apporter l'odeur d'un corps et non du pain; si elles appartiennent au pain, il y a donc du pain dans l'hostie, ce qui est une erreur. Je répond ainsi.

Je crois que les corps eucharistiques sont beaucoup plus petits non seulement que tout ce qui peut frapper notre vue, mais même ce qui peut émouvoir les fibres qui portent au cerveau le sentiment de l'odeur. Ainsi je prétends que ces parties de l'hostie propres à exciter en nous la sensation contiennent

encore, quoique très petites, un grand nombre de corps eucharistiques tant qu'elles sont jointes au total de l'hostie consacrée, mais elles retombent dans la nature du pain dès qu'elles en sont détachées pour venir aux organes de l'odorat: ainsi nous n'avons garde de sentir autre chose que du pain. Ce n'est pas même une raison de physique qui nous oblige à dire que ces parties détachées de l'hostie et sorties du calice retombent dans la nature du pain et du vin pour nous en donner l'odeur, car quand elles seraient encore un amas de corps eucharistiques, elles ne laisseraient pas que de nous apporter cette même odeur, tant que ces corps eucharistiques, s'appliquant à l'odorat, demeureraient assemblés entre eux dans ces parties détachées, comme doivent l'être entre elles les parties très insensibles de ces mêmes parties détachées pour donner l'odeur du pain et du vin. Ainsi nous n'admettons cette dernière et nouvelle transmutation des parties détachées de l'hostie en pain ou sorties du calice en vin, que pour nous conformer au dogme théologique que nous avons allégué plus haut, savoir que Jésus-Christ, par une loi qu'il s'est imposée arbitrairement, cesse d'être dans les parties séparées de l'hostie ou sorties du calice quand elles sont si petites qu'on ne peut plus les apercevoir.

De cette agitation de la matière subtile dont nous avons parlé, je tire encore fort naturellement la corruption des espèces, qui me paraît faire une difficulté insurmontable dans l'ancienne explication. Car, enfin, que les accidents fussent le sujet de la vue, de l'ouïe, du toucher, je m'en étonnerais moins; mais qu'ils puissent être le sujet de la corruption, qui tombe toujours sur les parties les plus internes et les plus essentielles d'un corps, lorsque ce corps n'y est point et qu'en sa place il y en a un parfaitement incorruptible et inalterable, j'avoue que cela me passe. Mais, sans faire valoir la difficulté contre eux, il suffit qu'elle ne soit rien contre nous. Car, selon nous, cette corruption des espèces ou apparences se fait lorsque la matière subtile, passant et repassant sans cesse entre les corps eucharistiques sans les alterer eux-mêmes, les dérange seulement et les déplace de telle sorte que, si elle dérangeait et déplaçait de même les parties du pain changées en eux, ce pain commencerait à se corrompre; et c'est pour lors que Jésus-Christ se retire par une volonté aussi libre et aussi arbitraire pour lui, que celle qui l'avait rendu présent aux paroles sacramentelles.

Voilà toute notre explication, à laquelle quelques autres nous ont peut-être donné quelque ouverture, mais qui n'avaient pas encore été portées, que je sache, à son dernier éclaircissement. Nous la soumettons à l'Église, d'autant plus exactement qu'elle roule toute entière sur un sujet dont le fond est purement théologique et de foi.